

VICES ET VERS ÇA

De la position de celui-celle dont la sexualité est encore bien bridée dans la régularité du travail, des horaires, de la soumission au désir des autres, que peut-il advenir d'un pareil numéro ? La mosaïque des désirs spécialisés, des zones érogènes sociales particulières, peut-elle mettre en mouvement ? Ou assiste-t-on au contraire à une gélification de particularismes, mieux cernés parce que représentés ?

Tel était l'enjeu de ce numéro. Mettre en circulation toute une machinerie sexuelle compliquée, raffinée, qui ouvre au lecteur un champ de possibles, au sein duquel ceux-là mêmes qui l'ont tracé n'arrivent pas toujours à se déplacer.

L'itinéraire sexuel traverse mon corps, le sculpte, le fait s'enfler ici, se creuser là, resurgir à côté, passer de la position d'enculé à celle d'homme à bite énorme, puis de femme à petit clitoris, baisant une autre femme qui se retourne en homme présentant son cul pour me retourner encore . . . Les orgasmes se succèdent, rectaux, vaginaux, clitoridiens, d'un coin de peau, au bord des lèvres, sous le pied. Peu importe. Tout le corps est parcouru de sexe.

On offre ici le sexe comme un parcours, le parcours du dragueur. D'un dragueur mythique qui se dissout en une multitude de microéléments, personnels dira-t-on, matériels dirais-je plutôt. Sans doute y a-t-il eu ici encore castration, forçant pour faire coïncider les personnes et les repères matériels : tu es une femme puisque tu as des seins, un clitoris, un vagin, tu n'as pas droit à nos sexes, à nos fantasmes. Que pensent les femmes de ce que nous disons ? Et si les femmes n'existaient pas, pas plus que les hommes qui se dissolvent dans ce numéro ? Mais à côté — derrière — sous le discours rituel de la ségrégation point le désir. Pouvons-nous produire du sexe, par quels couplages, quels arrangements ? Nous avons déjà découvert quelques trucs. Qu'apportez-vous pour continuer la collection ? Acceptez-vous de collectiviser ? De mettre à la disposition de tous ce qui dès lors vous aura traversées et non plus constituées ?

L'itinéraire du sexe passe par les lieux les plus marginaux. Coeurs, lieux de condensation du désir. Le corps entier vibre à être plus que sexe offert au moindre lieu où il peut pénétrer. Ça change tout le rapport aux boîtes, à la rue, aux parcs, aux tasses à tous ces lieux de drague traditionnelle où on ne va que du bout des lèvres et du sexe, comme à regret. Finie la culpabilité : on aime faire l'amour avec n'importe qui, avec tous ceux-celles qui en ont envie aussi.

Culpabilité : qu'est-ce qui se passe dès que s'introduit dans le champ du désir « ah non pas toi, pas maintenant, pas ici ? » Qu'est-ce qui refuse que ça se couple ? Pour quels yeux avons-nous honte ? A quels critères, à quel ordre nous rapportons-nous ? La conjugalité est un modèle omniprésent, au coeur même de ces relations éphémères. Aussi court soit le moment passé sous le regard des autres, nous y sommes un couple, un couple de personnes, codées, quel que soit le code plus ou moins marginal employé. La circulation des sexes est annulée dans la représentation conjugale : plus de levée en masse, une prise de terre. Dis « je veux me marier » ou tu auras une taloche ; il n'y a pas que papa-maman pour tenir ce discours. Tu viens de faire l'amour, tu vas faire l'amour, tu es tout sexe, matière, organes et on te demande « t'es marié ? Non. Pourquoi ? Tu devrais. Tu n'aurais pas besoin de draguer ». La facilité est franchement débordante.

Ce numéro c'est toute une série de couplages ponctuels, subreptices, pas forcément réalisés, au milieu desquels s'évanouit le désir conjugal. Il n'y a pas dans un groupe d'hommes ou de femmes celui-celle qui m'irait comme un gant, dont je serais l'objet de désir au bout de tous mes compromis. Je suis désir, objet-sujet, sans que je coïncide avec moi, sexe qui en rencontre d'autres, que moi enferme souvent derrière sa muraille de Chine.

L'« oppression spécifique » des femmes c'est peut-être cette permanence du désir conjugal, l'enserrage répété des femmes dans un ordre où elles ne sont représentées qu'en complément non pas des hommes, mais chacune en tant que personne d'un homme en tant que personne. Lorsque le sexe circule entre les hommes et les femmes, qu'il ne se coince plus de part et d'autre en deux atrophies complémentaires, l'« oppression spécifique » disparaît. Et on voit bien quel intérêt a toute économie à la répression des homosexuels et de tout transexualisme. Non opprimées, non conjugalisées, les femmes n'ont plus aucune raison de faire ce qu'on leur a toujours demandé de faire, passer pour deux, ou plus, les compromis avec la quotidienneté. Les femmes sont le bouche-trou du quotidien, l'éviction de la matérialité immédiate hors du champ des objets érotiques. On n'en finirait plus de prendre son pied s'il n'y avait pas des gens constitués pour l'empêcher. Et on a vite fait de se retrouver une mère ou une femme quand on est pédé.

La conjugalité a produit les femmes. A produire autre chose, un sexe multidifférencié, on ne peut que s'en libérer : plus de femmes, à moins d'y jouer, d'être tous hommes et femmes, et gouines et pédés et . . . et . . . et . . . A vous de compléter les pointillés.